La couverture

Paul hésita, la main sur la poignée.

Il savait d'avance. Il redoutait déjà. Il inspira profondément. Puis entra, se dirigea droit vers la bibliothèque. Toujours le même rayon. Toujours le même *livre*.

Il ne put retenir un couinement.

Il était pourtant bien sûr de l'avoir remis à l'endroit, hier soir encore.

Et, comme les autres fois, au milieu d'un rang discipliné de reliures plein cuir de couleurs et de grains différents, celui-là lui offrait imperturbablement sa tranche de côté, jaunâtre et défraîchie…

Paul s'écroula sur son fauteuil à bascule. Le livre maudit…

Enfin ! Enfin, il avait réussi à en trouver un exemplaire ! *Les Clavicules de Salomon* !

Il avait commencé « comme tout le monde »… Au ciné-club d'à côté. Avec les copains de lycée. Faust, Le cabinet du Docteur Caligari, le Golem ; Nosferatu le vampire et le premier phylactère du film, qui le faisait encore frissonner « … et les fantômes de la nuit vinrent à sa rencontre ». Loups-garous, incubes et succubes n'avaient plus de secrets pour lui.

Il avait réussi à acquérir, petit à petit, une bibliothèque assez complète. En débutant par Edgar Poe, Hoffmann et Seignolles jusqu'à des études plus scientifiques. Pour enfin se constituer une petite collection d'objets ayant plus ou moins appartenu à des guérisseurs ou de prétendus sorciers : œufs de serpent, crapauds desséchés, amulettes, pierres à serpents ; puis recueils de formules et scapulaires – plus difficiles à acquérir car liés à un don ou un sortilège. Jusqu'à trouver – à quel prix – une édition du XVIIIème, de deux livres mythiques cités par tous les écrivains fantastiques : *Les Secrets du Grand Albert* et *Les Secrets du Petit Albert*. Deux petits volumes reliés de cuir noir et annotés par un précédent propriétaire.

Mais il lui manquait encore Le Secret des Secrets, le Véritable Grimoire : *Les Clavicules de Salomon* ! Il aurait donné – oh, pas son âme, quand même ! mais bien la moitié de sa collection pour en avoir une édition de 1645.

Et voilà que son fournisseur préféré lui laissait entendre que, peut-être… quelqu'un… qui ne voulait pas donner son nom… accepterait de se dessaisir… mais qu'il ne voulait pas le « transmettre » à n'importe qui… Paul dut accepter une rencontre assez bizarre, au fin fond d'une campagne, un soir de pleine lune, prévenu au dernier moment. Il n'était pas encore assez mordu pour ne pas ressentir le ridicule de la situation, mais quand on aime…

Le jour venu, son intermédiaire vint le chercher en voiture. Au bout de quelques kilomètres d'une route de campagne, il s'arrêta et lui demanda de se bander les yeux. Paul voulut se rebiffer. Mais le conducteur entamant immédiatement un demi-tour, il accepta finalement, en haussant les épaules.

Il n'était pas Sherlock Holmes. Quand le véhicule s'immobilisa, il n'avait pas calculé le nombre de kilomètres, ni repéré de bruit caractéristique. Le chauffeur lui demanda de ne pas descendre ; fit le tour de son véhicule, ouvrit la portière. Paul fut empoigné par le bras et extirpé avec si peu de ménagement qu'il se cogna la tête. Tout étourdi, il fut prévenu qu'à la moindre question, on rebrousserait chemin illico.

Il lui fallut ensuite marcher quelques minutes. On entrait dans une maison, il faillit trébucher sur le seuil, puis on lui poussa une chaise dans les jambes. Il s'assit et attendit.

Son accompagnateur lui annonça brièvement qu'il se retirait, mais qu'en aucun cas Paul ne devait enlever son bandeau. On l'observait, et le moindre geste d'indiscrétion mettrait fin à la négociation. Mon Dieu, mais que de précautions, pour un simple recueil de recettes de magie, si mythique soit-il ! D'autant qu'on en trouvait facilement des réimpressions, il en possédait même une de 1825 !

Il entendit soudain une porte grincer. On devait être dans une grande pièce : des pas lourds et lents résonnèrent durant de longues secondes. On lui faisait le grand jeu. Paul n'était pas dupe. C'était pour l'impressionner, et bien sûr tirer de lui un maximum d'argent – la magie n'excluait pas la vénalité, mais elle y mettait les formes. Il avait prévu son coup : le matin même, il avait vidé son livret d'épargne logement…

Le collectionneur eut soudain la sensation d'une forte présence, autrement prégnante que celle du pâle brocanteur qui lui trouvait des pièces rares avec des mines entendues. Il frissonna. N'était-ce pas une sensation très nette de froid[1] qui se dégageait de l'inconnu ? *Allons, Paul ! Tu te laisses embobiner. On est dans un grand château, il y a des courants d'air, c'est tout.*

Tout à coup une main large et puissante saisit sa dextre. Un doigt épais pesa sur sa paume. *Ça y est, on te fait le coup de la chiromancie ! Laisse faire, si ça les amuse ! Ça fait monter les prix, c'est de bonne guerre !*

La présence effectua autour de lui un tour complet. On lui ressaisit la main, pour y déposer ce qu'il reconnut être un petit volume. Il s'attendit à ce qu'on lui annonçât un prix, mais rien ne vint… que l'écho sombre de ce pas pesant et lent… le claquement lointain d'une porte… un long silence...

La voix mièvre du brocanteur résonna soudain près de lui :

— Ah ! L'affaire est conclue. Vous avez réussi à vous entendre. J'aime mieux ça. Bon, je vais vous enlever votre bandeau un moment. Vous pourrez constater que c'est bien l'édition promise. Attention, on m'a prévenu. Il ne faudra jamais laisser le livre ouvert sur une table, à l'envers ou à l'endroit, et le mettre toujours la tranche contre le mur et à l'endroit dans votre bibliothèque. Vous avez compris pourquoi ! Et puis vous allez me donner tout de suite ma petite commission, ça fait partie de la procédure !

La procédure ! Quelle mascarade ! Bien sûr que c'était le brocanteur qui s'était mis en scène, qui avait déguisé sa voix, tout ça pour justifier une importante « commission ».

Toutefois, quand le bandeau fut enlevé, Paul dut constater qu'il s'était trompé. La pièce était longue, certes, mais pas aussi vaste que les pas auraient pu le laisser supposer. *Bopf*, il n'était pas un observateur hors pair, et avec un bandeau qui vous serre les yeux… En tout cas il tenait bien un exemplaire des Clavicules de 1645 !

— Dites, vous m'oubliez pas, hein ? C'est qu'il a été dur à trouver, celui-là. Et vu le prix du bouquin, moi, là, hein, je me fais facilement dans les… cinq milles balles.

Paul sursauta. « L'Autre » ne lui avait rien demandé. 5.000 balles, c'est tout ? Une belle somme, certes, mais dix, vingt fois au-dessous de la valeur réelle des Clavicules. Tout ce tralala pour si peu ? Il compta ses billets. Regarda machinalement la main qui les saisit. Des doigts longs et fins, un peu mous, comme ceux des lézards. *Ah, il est pas gourmand, mais au moins, il sait soigner ses déguisements*, pensa Paul tandis qu'on lui remettait le bandeau.

L'amateur n'ouvrit pas la bouche tout le long du retour. L'intermédiaire s'était donc dessaisi d'un livre introuvable pour une somme ridicule. Et pourtant, il avait l'air très content de son affaire… Pas clair, ça, pas clair du tout. À tous les coups, c'était un livre acquis dans des circonstances suspectes. Ce qui faisait de Paul un complice de recel, tout simplement. Que faire ? Rendre le bouquin, réclamer ses cinq mille francs ? La passion du collectionneur fut la plus forte.

Mais désormais, Paul n'était plus tout à fait serein.

La mauvaise impression s'estompa avec le temps. Paul était tout à sa jouissance, lisait, consultait sa nouvelle acquisition pour un oui, pour un non. Jusqu'à…

Jusqu'à ce matin de février où, après avoir travaillé ses *Clavicules* toute la nuit précédente à son bureau, il voulut s'en saisir à nouveau. Tiens, il devait être vraiment fatigué hier soir, lui d'habitude si méticuleux, pour avoir rangé le livre à l'envers, la tranche jaunâtre se détachant sur le cuir sombre des autres volumes. Quand, après deux heures d'études, il le rangea entre ses deux Albert, il fit bien attention à placer la tranche contre le mur, comme on le lui avait recommandé.

Oui, mais… le lendemain, le livre était encore dans le mauvais sens.

Et depuis une semaine, le phénomène se répétait tous les matins.

L'imagination de Paul s'échauffa. *Bien mal acquis…* Mais non ! Un livre ne se venge pas tout seul. Un sorcier ne se rend pas justice à distance, balivernes d'esprits obscurs que la télékinésie. *Et personne d'autre que moi n'entre dans cette pièce !*

Mais soudain, il se souvint des pas lourds et lents, de la présence écrasante, des signes qu'on avait dessinés sur sa paume... Et cette sensation de froid… Les recommandations du brocanteur lui revinrent à

[1] Un des signes de la présence du diable…

l'esprit : *ne jamais poser le livre ouvert sur une table*. Ce qu'il faisait pourtant tous les soirs en l'étudiant. « Vous savez pourquoi ! » Non, à l'époque, il ne savait pas. Cinq mille francs seulement. Le vendeur n'avait rien demandé. *Mon Dieu ! Et si ça n'avait* pas *été une mise en scène... Et si le brocanteur avait vraiment cru qu'il y avait eu transaction… Et si…*

C'est Clotilde, une brave voisine qui lui faisait office de femme de ménage, qui le trouva inconscient sur son fauteuil à bascule se balançant encore.

Une ambulance venait de le ramener chez lui. Il fit quelques pas dans son appartement. Quelqu'un avait dû ramasser machinalement *Les Clavicules* et le poser sur le buffet de l'entrée. Il eut une moue de mépris sur lui-même. Durant ces quelques jours de repos forcé, il avait bien dû s'avouer qu'il s'était monté le bourrichon. Il devait y avoir une explication rationnelle.

Il posa sur le livre l'abondant courrier de la semaine, puis alla s'allonger dans sa chambre. Il était encore un peu faible. Grâce à la présence d'esprit de Clotilde qui avait sur l'instant appelé le SAMU, il avait été rapidement réanimé. Depuis, la voisine guettait son retour.

Ayant aperçu l'ambulance, Clotilde était déjà allée faire quelques courses. Elle entra sans sonner, lui dit bonjour rapidement, puis alla poser son cabas à la cuisine et revint prendre de plus amples nouvelles.

Elle contempla son patron d'un hochement de tête affectueux.

— Ah, vous nous avez fait bien peur, monsieur Paul. On a bien cru que…

— Et si vous n'aviez pas été là au bon moment, Clotilde, on n'en discuterait peut-être pas aujourd'hui. *Je vous dois la vie*. Si, si. Je vous en serai toujours reconnaissant !

— N'en parlons plus, monsieur. C'était tout naturel, et vous auriez fait pareil à ma place ! Ça va mieux maintenant.

— Mais oui. Quelques jours de repos encore, et il n'y paraîtra plus. Vous pourrez me remplir ma carafe, s'il vous plait ?

— Oui, donnez voir. Vous avez un petit *brespail*[2] au frigo, y a qu'à réchauffer au micro-ondes. Il faut que je finisse le ménage. Il me reste l'entrée et la salle de bain. J'ai fait le salon. J'ai vu que vous n'aviez plus le bouquin, là – *les Clavicules de Salomon*.

Paul écarquilla ses grands yeux fatigués :

— Vous connaissez ça ?

— Ben voui, vous savez, à la campagne… Ma grand-mère m'en a raconté, sur ce livre. C'est pas des bonnes choses, ça, toute cette magie et ces malédit'tions. Je pouvais pas supporter de voir sa méchante couverture. Quand j'étais au salon, je la quittais pas du regard, elle m'empêchait de travailler. Alors, je la tournais, à chaque fois. Ah bé, c'est pas malheureux, monsieur, que vous vous soyez enfin débarrassé de ce mauvais livre…

Philippe BUCHERER

Dernières nouvelles du Diable

[2] *Repas rapide, collation, goûter*. De *vèspre*, après-midi en occitan.